

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 54 (1916)  
**Heft:** 3

**Artikel:** Kursaal  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-211870>

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 09.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## CLLIAO DÈ LA MALICE

CLLIAO qu'ont dè la malice, de la bouna, s'en tiront adé la māti mi què lè z'autro. Vo rassoveni-vo dè cé coo que tracivé pé lo mondo avoué son petit tsai et que s'arrêtā on dzo dè cramen a n'on cabaret iò fe depli et mettrē son tséau l'étrablio ?

Ma fāi pè cé teimps d'ezalin, lo gailla étai ben'èse dè s'allà etsadò on bocon, kā l'étai tot retrein. Ma arrevā dein la tsambre à bârè, l'est tot eimbéta dè vairè onna beïnda dè lulus déveron lo fornet, que n'avai pas moïan dè s'aprotsi. Et coumeint ne volliavè pas que sâi de dè demandâ onna petite plice et que tot parâi l'avai einoviâ d'itrè proutso dâo fû, ye criè lo carbatier et fâi fâ :

— Portâ-vâi onna dozanna d'ao à ma cavala, se vo pli !

— Dâi z'ao ! fe lo carbatier, tot ébaubi.

— Et oï, dâi z'ao, et tsouyi dè lè cassâ, sein quiet le n'ein totsé pas ion.

Ma fâi lè lulus qu'etion perquie étiont tant ébâyi d'ourè qu'on tséau medzi dâi z'ao, que s'en vont avoué lo carbatier po cein vairè, et tandi cé teimps, lo farceu resta tot solet dein la tsambre à bârè, sè retsâode à se n'èse découté lo fornet.

On momeint après, lo carbatier revint avoué ti cllia gaillâ et dit que lo tséau ne sè pas tsailu dè cllia z'ao.

— Eh bin ! repond lo farceu, du que cé gormand n'ein n'a min volliu, fédè-m'ein on ometta et bailli-lâi onna lêtchâ.

Et l'est dinse que sein avai z'u faute dè râoç canâ cein que desirâvè, l'a z'u tot parâi.

Mâ vaitse cllia que volliâve vo contâ.

On gailla que vojadivé, s'arrêta onna né à n'on cabaret po lâi cutsi. Après avai soupâ demandè qu'on portâi dè l'édhie dein sa tsambre, lo luron qu'avai châ et qu'etai couvai dè pussa avai einviâ dè sé débarbouilli on bocon et dè se mettrâ à se n'èse.

Ora ne sâ pas se lo carbatier aôblia de l'ai portâ cl'édhie, ào se l'étai tant accouâiti que n'avai pas z'u lo teimps ; mâ tantia que quand lo pèlerin monta dein sa tsambre, diabe la gotta que trovâ ; et coumeint ve que l'étai prâo molési de sè férè servi et que l'étai pressâ, y soô dè son pâilo et du lo cutset dâi z'egras, sè met a breilâ : « Ao fû ! ào fû ! »

Ma fâi quand lo carbatier oût cein, l'eimpougnâ en brotset que reimpli d'édhie et tracè per amont.

— Yô ia-te dâo fû ? se fâ, ein arreveint per lè.

— Ice, lâi fâ lo lulu, qu'etai su la porta dè sa tsambre. Et quand lo carbatier lâi arrevè, lo gaillâ que recasavè coumeint on fou, lâi eimougñâ lo bidon et lâi fâ :

— Ora, ein vo remacheint. Vo pâodè pf tornâ avau !

**Pour un portrait.** — Notre concitoyen le peintre Moretta a fait, sous le nom de *Pastora*, le portrait d'une vieille gitane, qui personifie en quelque sorte la douleur. Cette œuvre, exposée aux Galeries du Commerce, quelques Lausannois se proposent de l'offrir au Musée cantonal des beaux-arts. Il s'agit de trouver fr. 2000. Le moment pourrait être plus favorable. Mais la générosité est à sa place en tout temps. Que ceux de nos lecteurs donc qui voudraient contribuer à ce don, portent leur offrande à MM. Brandenburg et Cie, banquiers, place St François.

**Réciprocité.** — Un brave campagnard est arrivé chez le docteur. Celui-ci, l'ayant ausculté, lui dit :

— Mais vous n'avez rien.

— J'sais bien, mais je me suis dit : Voilà trois ans que mossieu le docteur achète les pommes de terre chez toi, y te faut pourtant lui faire gagner quelque chose.

## FEUILLETON DU « CONTEUR VAUDOIS »

4

## L'EFFEUILLEUSE

Nouvelle vaudoise par HENRI RENOU

Le valet d'écurie et les autres domestiques hommes virent sans jalousez la nouvelle venue, mais il n'en fut pas de même pour les deux servantes. Ce qui les indisposa tout d'abord ce fut la jolie chambre réservée à Marguerite par les soins de l'oncle Samuel, chambre qu'on gardait jusque là pour loger une visite, à l'occasion. Mais le grand grief était tout simplement qu'elles ne se sentaient pas à l'aise avec la *nouvelle* ; la sécurité et la modestie de la jeune fille leur imposaient.

A ce moment de notre récit, nous croyons devoir tracer en quelques mots le caractère de notre héroïne, puisque jusqu'à présent nous n'avons fait qu'ébaucher son portrait :

Quoique élevée aussi simplement que la moins riche des filles de son village, on devait reconnaître entre Marguerite et ces dernières une grande différence. Compagnie assidue d'une mère malade, ses habitudes sédentaires l'avaient toujours empêchées de prendre part aux plaisirs et aux distractions de la jeunesse de l'endroit. Elle avait vécu, en outre, d'une vie essentiellement intérieure ; son esprit, éclairé par son cœur, avait donné à son jugement une maturité précoce et à ses idées un courant que d'autres personnes ne gagnaient que par l'étude. Ajoutons, pour terminer, la chose importante et par laquelle nous aurions dû commencer : Marguerite était animée d'une piété profonde et sincère, armée de la force que procure la foi ; c'est d'un regard tranquille et confiant qu'elle envisageait l'avenir.

## VI

Quelques semaines se sont écoulées depuis l'entrée de Marguerite chez Abram Cornaz ; son activité, sa douceur et ses grâces modestes ont porté leurs fruits ; tout à la ferme se ressent de la présence de la jeune fille. Autour d'elle règnent l'ordre et la propreté ; les disputent assaillonnées de gros mots, si fréquentes autrefois, sont devenues bien rares et promettent de disparaître tout à fait. Cet heureux résultat ne fut cependant pas atteint dès les premiers jours qui suivirent l'installation de Marguerite. Elle eut à supporter bien des méchancetés de la part des deux autres servantes qui ne se faisaient pas faute de lui chercher noise quand l'occasion s'en présentait, et Dieu sait si telle occasion se présente à ceux qui mettent un peu de bonne volonté à la chercher. Heureusement, les natures qui ne sont pas foncièrement mauvaises sont vite désarmées lorsque leurs attaques ne rencontrent que douceur et résignation. Les compagnes de Marguerite se lassèrent bientôt de la petite guerre qu'elles lui faisaient, et voyant après tout que son entrée à la ferme ne changeait en rien leur position, elles se radoucirent et eurent même le bon vouloir de refouler au fond de leur cœur le levain de jalousez que la supériorité évidente de la *nouvelle* y avait fait naître.

Quant au père Cornaz, il avait beaucoup moins d'humeur qu'auparavant ; il commençait à se plaire dans son intérieur, que chaque jour semblait transformer. Plus de nids à poussière, de nappes et de rideaux déchirés, d'objets traînant pêle-mêle dans tous les coins... Au contraire, chaque chose est rangée, tout ce qui est en métal reluit joyeusement, et dans les vieux vases de la grande chambre, de magnifiques bouquets du jardin de la ferme remplacent les pipes cassées et les vieux bouts de cigares qu'ils contenait d'habitude.

Un soir qu'il revenait des champs, harassé de fatigue, le fermier pria Marguerite de lui faire la lecture de son journal ; depuis lors, elle demeura chargée de ce soin, et chaque jour, après le souper, elle s'acquittait à merveille de son rôle de lectrice. Il est bon de dire que tous les gens de la ferme pouvaient assister à la lecture du journal, puisqu'elle avait lieu dans la cuisine où le père Cornaz prenait ses repas avec ses domestiques, suivant l'antique et patriarchal usage de nos campagnes.

L'oncle Samuel voyait avec grand plaisir la fauve croissante qui entourait sa gentille filleule ; de plus, le sourire singulier avec lequel il accueillait certains bruits circulant déjà dans la contrée au sujet d'un mariage possible entre le vieux Cor-

naz et sa jolie servante ne contribuait pas à les faire taire.

Sur ces entrefaites, Antoine revint au village après six semaines de service militaire. Son père disposé à pardonner les torts à l'enfant prodigue, avait tiré de sa cave quelques bouteilles d'excellent vin de Dézaley (1834), pour fêter son retour. Il va sans dire qu'on n'avait pas oublié « le classique veau gras » seulement ce dernier s'était transformé, pour la circonstance, en cochon de lait. Marguerite attendait avec curiosité l'arrivée du fils de la maison, et n'ignorant pas la mésintelligence qui avait régné entre celui-ci et Abram Cornaz, elle se faisait une joie de la réconciliation qui ne pouvait manquer d'avoir lieu entre le père et le fils. Hélas ! ces beaux préparatifs et ces doux projets furent faits et conçus en pure perte...

Une quinzaine de jours auparavant, Antoine ayant obtenu une permission pour un dimanche entier, s'acheminait joyeusement du côté de la maison paternelle, animé des meilleures intentions du monde. Il se proposait de faire la paix avec son père et comptait lui promettre de changer de conduite à l'avenir. Cette démarche était sincère de sa part, car il sentait bien que ses procédés à l'égard de son père n'étaient pas ceux qu'on devait attendre d'un bon fils et d'un brave garçon. Malheureusement il rencontra avant d'arriver chez lui plusieurs connaissances avec lesquelles il fallut s'arrêter, prendre un verre et jaser un peu. Parmi ces dernières, se trouvaient quelques unes de ces personnes charitables, comme on en rencontre au village aussi bien qu'à la ville, dont les paroles milleuses et les bonnes intentions ont le don de faire battre des murs. Vous devinez le reste... On parla de la maison du père Cornaz, des succès de certaine intrigante qui venait on ne sait d'où, on ajouta qu'il était pourtant bien dur de voir le fils de la maison supplanté par on ne sait qui, et patati et patata... tant et si bien qu'après ces beaux discours, arrosés de fréquentes libations, Antoine revint à Lausanne sans avoir été jusqu'à Chexbres et exaspéré de ce qu'il avait appris.

Le jour fixé pour le retour au village était arrivé. Les jeunes soldats avaient regagné joyeusement leurs foyers, emportant avec eux des souvenirs pour longtemps. Beaucoup avaient noué, pendant la durée de l'école, de ces bonnes relations d'amitié que la camaraderie de caserne fait naître et que le temps, s'il peut les affaiblir, n'efface pas entièrement.

(Tous droits réservés.)

(A suivre.)

**Aïe !** — Un brave garçon, qui est affligé d'un nez par trop minuscule, ce qui le chagrine fort, annonce son prochain mariage à des amis.

— Alors, quoi, c'est-y pour avoir un nouveau-né que tu te maries ? demande l'un de ces derniers.

**Parti du cœur !** — Une jeune fille demande en plaisantant, à brûle-pourpoint, à un jeune homme qui lui connaît fleurette :

— Si je mourrais, Monsieur, viendriez-vous à mon enterrement ?

— Oh ! Mademoiselle, quelle question ! Mais, pensez donc, avec plaisir !

## Grand Théâtre. — Spectacles de la semaine :

Dimanche, en matinée, dernière des *Misérables*, — en soirée, à 8 h. *L'Aventurière*, 4 actes de Emile Augier et *Le premier mari de France*, Vaudeville en 3 actes de A. Valabregue.

Jeudi, 20 janvier, à 8 h. *La Priserose*, 3 actes de De Caillavet et De Flers, pour les représentations de Mlle Gladys Mahxance, de l'Odéon.

**Kursaal.** — Ce soir, samedi, et demain, dimanche, en matinée et soirée, le Kursaal donnera trois dernières représentations de *Madame Sans Gêne*, pièce à grand spectacle, avec somptueuse mise en scène et qui est admirablement interprétée par les artistes de M. Guyot.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Julien MONNET, éditeur responsable.

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO &amp; Cie.